



LIBRAIRIE ÉPHÉMÈRE

Fatales du siècle passé

Par **BÉNÉDICTE VIGNER** Directrice artistique (théâtre)

On regarde passer des vies qui traversent l'histoire du XX^e siècle, pas n'importe quelles vies, celles de figures emblématiques qui ont joué un rôle essentiel dans la construction de notre imaginaire culturel, social ou politique, des vies qui ont formé notre identité collective, des vies qui nous appartiennent. Ce sont des femmes. Elles sont treize. Elles ne sont jamais nommées. On les reconnaît. Ce sont des icônes. Le livre s'ouvre sur le nouveau siècle. Camille Claudel prend la pose, elle lit *l'Aurore*, «J'accuse» de Zola. On la suit dans un long travelling avant latéral combiné avec un panoramique du siècle, on la suit dans son quotidien, son travail, sa folie, jusqu'à ce qu'elle s'évanouisse dans un fondu enchaîné et c'est Mata Hari qui apparaît, que l'on poursuit. Ça relève de la filature, de l'enquête. Elle est arrêtée, on la jette en prison, elle en sort sous les traits de Rosa Luxemburg. On vit les années folles avec Isadora Duncan, la grande dépression avec Virginia Woolf – flash-back sur Jeanne d'Arc – la résistance au fascisme avec Claude Cahun, la guerre froide avec Frida Kahlo. Il est très beau ce temps où la femme se fond dans la vie de l'autre, c'est sans couture comme la robe cousue à même la peau de Marilyn Monroe. Elle chante *Happy Birthday Mister Pre-*

sident. Jackie Kennedy n'assiste pas à la cérémonie. Elle a rendez-vous avec le pape Jean XXIII. Son tailleur rose est couvert de sang, on est au Texas, Janis Joplin aussi. On embarque dans sa Porsche cabriolet décapotable 356 Super C, on traverse la révolution sexuelle avec elle – flashback sur Billie Holiday –, on file en Asie avec Sylvia Kristel, on se cogne à Margaret Thatcher. Chute du mur de Berlin. On remonte dans la Mercedes classe S280 de Lady Di, on emprunte le tunnel de l'Alma à 180 km/h. Vite. Trop vite. On est le 31 août 1997. L'auteur est poète sonore. L'architecture formelle de son texte est stricte: Elle + verbe + complément. Le matériau est prélevé dans le quotidien brut, le biographique. On pense en ouvrant le livre qu'on n'ira pas jusqu'au bout. On est embarqué dans la narration à pleine vitesse, projeté dans un road-movie temporel haletant. Pas de «happy end». On lit à la vitesse qu'on est. Cette contrainte de la langue produit une grande liberté. J'ai lu toutes les histoires, les petites et la grande, j'ai joué aux détectives, j'ai fait des arrêts sur image, j'ai parcouru le monde, j'ai conduit toutes les voitures. Je ne me suis pas crashée! ◀

ANNE-JAMES CHATON
ELLE REGARDE PASSER LES
GENS *Verticales*, 262 pp., 21 €.



Janis Joplin et sa Porsche 356 C, en 1969. PHOTO REDFERNS. GETTY